

aide-de-camp, en qui il avait confiance, sont-ce là nos batteries ?

—Oui, citoyen général.

—Et notre parc ?

—Et nos boulets rouges ?

—Tout là-bas, dans nos bastides, où deux compagnies les chauffent depuis ce matin.

—Mais, citoyen Dupas, comment ferois-nous pour porter ces boulets rouges ?

Ici, les deux interlocuteurs se trouvant embarrassés, demandèrent à Napoléon s'il ne connaîtrait pas quelque moyen d'obvier à cet inconvénient. Le jeune commandant eût été tenté de prendre tout ce qu'il venait de voir et d'entendre pour une mystification, si ces deux officiers eussent mis moins de naturel dans leur dialogue. Les boulets chauffaient, en effet, à une lieue au moins des pièces pour lesquelles ils étaient destinés, et les pièces étaient pointées à plus de deux lieues des points qu'elles devaient battre en brèche. Napoléon mit néanmoins toute la réserve et toute la gravité possibles à persuader à Cartaux, ainsi qu'à son aide-de-camp, qu'avant de s'occuper de faire rougir les boulets, il fallait les essayer à froid pour bien s'assurer de leur portée. Il eut beaucoup de peine à les convaincre. Heureusement il employa l'expression technique de *coup d'épreuve* ;

celà les frappa, et il parvint enfin à les ranger de son avis. On tira donc un premier *coup d'épreuve*, qui n'atteignit pas au quart de la distance.

Alors Cartaux s'emporta contre les Marseillais et les aristocrates, qui, disait-il, avaient méchamment gâté les poudres.

Sur ces entrefaites, le représen-



Le coup d'épreuve.

tant du peuple Gasparin arriva à cheval. C'était un homme de bon sens et qui avait servi. Napoléon jugea le moment favorable, et, profitant de toutes ces circonstances, prit hardiment son parti ; il se grandit tout-à-coup de toute la hauteur de sa capacité, et, sans se soucier de la présence du général Cartaux et de son aide-de-camp, il alla droit à lui :



—Citoyen représentant, lui dit-il, je suis chef de bataillon d'artillerie, et, en cette qualité, cette arme se trouve sous ma direction. Je demande donc que nul ne s'en mêle que moi : c'est ma *besogne* ; ou sinon, je ne répons de rien.

—Eh ! qui es-tu, toi, pour assumer une telle responsabilité ? demanda le représentant, étonné d'entendre un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans tout au plus lui parler d'un pareil ton.

—Ce que je suis ! répliqua Napoléon à voix basse ; je suis un homme qui, sachant son métier,

a été jeté au milieu de gens qui ignorent totalement le leur.

Le jeune officier parlait avec tant de conviction que Gasparin n'hésita pas à lui faire donner sur-le-champ la direction absolue de ce qu'il appelait sa *besogne* ; il prouva sans ménagement l'ignorance de tous ceux qui l'entouraient, et s'empara dès lors de la direction suprême du siège. Toutefois, il eut encore à lutter contre l'impétuosité des généraux et l'amour-propre des représentants du peuple ; mais son caractère droit, sa volonté ferme, la sagesse de ses conceptions, sa vigueur et sa rapidité d'exécution surmontèrent tous les obstacles. Il commença d'abord par suppléer à ce qui lui manquait en artil-



lerie et en munitions ; il organisa un parc de plus de cent pièces de gros calibre ; il fit une reconnaissance exacte des abords de la place, ainsi que des nouvelles et terribles fortifications que les anglais avaient élevées ; après quoi il établit à son tour ses batteries.

Cartaux et Doppet, qui précédèrent Dugommier dans le commandement de l'armée de siège, étaient des généraux pleins de bravoure et de bonne volonté, mais entièrement dépourvus de talent. Ils furent donc obligés de céder, comme les autres, à l'ascendant de Napoléon. Les soldats, qui ne se trompent guère en pareille circonstance, leur en avaient donné l'exemple. Cartaux était en effet si peu capable, comme général en chef, qu'il voulut